Résidence chercheur-journaliste 2023 : rapport d'étonnement

Caroline Brun et Sylvie Montaron

Et si pour lutter contre la désinformation, la circulation des infox et la défiance envers la science, la première étape n'était-elle pas que chercheur et journaliste se connaissent mieux ?

À l'automne 2023, Pop'Sciences a mis en place un dispositif où chercheurs et journalistes peuvent (re)découvrir le métier de l'autre : une résidence croisée journaliste - chercheur.

Cette résidence repose sur un principe d'immersion d'un binôme journaliste - chercheur : le ou la journaliste participe à la vie du laboratoire dans sa globalité, afin de mieux comprendre le fonctionnement de la recherche. En retour le chercheur ou la chercheuse est accueilli au sein de la rédaction afin de découvrir le quotidien et le fonctionnement d'un média pour mieux appréhender la création de l'information.

Pour cette première résidence, les résidentes ont été un binôme de journalistes au quotidien régional *Le Progrès*, Sylvie Montaron et Muriel Florin, et une chercheure Inserm à l'Institut NeuroMyoGène, laboratoire de Physiopathologie et Génétique du Neurone et du Muscle, Caroline Brun .

Le présent document est un rapport d'étonnement écrit à quatre mains par Caroline Brun et Sylvie Montaron, qui reviennent ensemble sur cette expérience.

LYSiERES²

Porté par l'Université Lumière Lyon 2, en partenariat avec l'Université Claude Bernard Lyon 1, Pop'Sciences - Université de Lyon et La Rotonde - École des mines de Saint-Étienne, le projet LYon Saint-Étienne Recherche et Expérimentation (LYSiERES²) a pour but d'impulser de nouvelles relations entre les sciences et la société. Il bénéficie du label « Science Avec et Pour la Société » (SAPS) du ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche.

Développer de nouvelles relations entre monde scientifique et médiatique, voici l'objectif de l'axe mené par Pop'Sciences au sein du projet LYSiERES². Son ambition : répondre à un enjeu crucial de lutte contre la désinformation, la circulation des infox et la défiance envers la science, via la mise en place de rencontres régulières entre les communautés scientifiques et journalistiques locales, sur le territoire Lyon-Saint-Étienne.

Les actions développées par Pop'Sciences prennent différentes formes : des rencontres entre journalistes et chercheurs, devant des publics professionnels ou des publics scolaires, mais également la mise en place de résidences chercheur-journaliste.

Les acteurs impliqués :

LE PROGRÈS

Institut NeuroMyoGène

cnrs

POP' SCIENCES Université de Lyon

elico Équipe de recherche de Lyon en sciences de l'information et de la communication

Université Claude Bernard Lyon 1

Inserm La science pour la santé From science to health

Soutenu par :

LYSiERES²

Science avec et pour la société

MÉTROPOLE GRAND LYON

Université Lumière Lyon 2

La Région Auvergne-Rhône-Alpes

L'arrivée dans les lieux

Les locaux

Caroline :

« Lorsque j'ai commencé mon immersion à la rédaction du journal *Le Progrès*, je n'avais jamais rencontré de journaliste et je n'avais qu'une vague image de ce que pouvait être une rédaction, principalement façonnée par des films ou des reportages télévisés : un grand espace encombré et plutôt sombre, des bureaux et des étagères où se tassent des piles de documents, des feuilles volantes et beaucoup d'agitation.

La réalité est tout autre. La rédaction du *Progrès* est ouverte. Tous les personnels travaillent dans le même espace, entièrement vitré, donc très éclairé. Chacun dispose d'un grand bureau délimitant un espace de travail personnel. L'*open space* est très organisé. Les bureaux sont assemblés en « bloc » de 4 où sont regroupés les journalistes traitant des mêmes thématiques. Ainsi, les bureaux de Sylvie et Muriel définissent le bloc « sciences et santé ». Le chef de service, qui dispose d'un bureau propre, peut circuler facilement entre les différents blocs pour discuter directement avec les journalistes impliqués dans les différentes rubriques. Il m'a semblé que cette organisation de l'espace permettait à tous de gagner en efficacité pour produire une brève, un article ou un journal dans les meilleurs délais.

Des petites salles de réunion vitrées, insonorisées, sont aussi présentes à l'intérieur de l'*open space*. Elles permettent aux journalistes de passer leurs rendez-vous téléphoniques, de réaliser leurs interviews, etc. sans déranger leurs collègues.

Finalement, la rédaction correspond bien à un grand espace commun, mais l'éclairage et l'organisation atténuent le sentiment d'encombrement. Et, surtout, il y règne un très grand calme si l'on considère le nombre de journalistes et personnels qui défilent à l'intérieur, dès 6 heures le matin jusqu'à minuit. »

Sylvie :

« Avant la résidence LYSiERES² et mon immersion dans cette équipe de l'Institut NeuroMyoGène, je m'étais déjà rendue dans des laboratoires publics de recherches scientifiques. Généralement, c'est la personne responsable d'équipe que je rencontre, dans son bureau où elle est le plus souvent seule. J'ai ainsi en mémoire quelques bureaux de directeurs bien encombrés avec, dans un coin, une table de réunion qu'il faut parfois dégager pour poser son cahier de notes.

L’arrivée dans les lieux

Là, j’ai été étonnée, d’une part, par l’importance de la surface occupée par l’Institut NeuroMyoGène - un étage complet du bâtiment de la faculté de médecine de Rockefeller où l’on se perd souvent car tous les couloirs se ressemblent ! - et, d’autre part, à l’opposé, par la petitesse des bureaux ou, plus exactement, par leur taux d’occupation ! Dans le bureau de Caroline, les chercheuses sont six. Et si Caroline et sa collègue Flavie ont leurs bureaux, au fond près de la fenêtre, un peu isolés grâce à une étagère, ce n’est pas le cas pour Gaëlle, arrivée récemment, ni les thésardes. Cela leur laisse très peu d’espace pouvant être personnalisé.

Au *Progrès*, nous travaillons dans un *open space* mais nos bureaux sont bien délimités, chacun a un espace personnel. Cet *open space* peut être très bruyant - car les journalistes téléphonent beaucoup et ne s’isolent pas toujours pour cela – mais nous pouvons aussi discuter avec notre voisin à voix basse sans trop déranger les autres. Ce qui n’est pas le cas dans les bureaux du laboratoire. »

Caroline :

« L’une des différences entre nos deux espaces de vie professionnelle est que nous avons de nombreux corps de métiers qui cohabitent au sein de la structure (gestionnaires, techniciens, ingénieurs, étudiants et post doctorants, chercheurs ou enseignants-chercheurs) et il n’y a pas de répartition des espaces par corps professionnel ou par spécialité scientifique. Ceci facilite l’émulation collective nécessaire à nos deux professions. »

Sylvie :

« Chez nous, au contraire, les espaces sont délimités par métiers : la rédaction est au 2e étage, la publicité et les archives photos au 3e étage… »

L'arrivée dans les lieux

L'organisation hiérarchique

Sylvie :

« Je me suis posée pas mal de questions sur l'organisation hiérarchique, car j'avais du mal à la comprendre au quotidien, même si je voyais bien que Vincent Gache [chef de l'équipe dans laquelle travaille Caroline] souhaitait être tenu au courant de tout. Cependant, Caroline m'a expliqué que cette hiérarchie était bien présente. Et je l'ai bien réalisé, ensuite, dans les démarches administratives. »

Caroline :

« Durant mon immersion, je n'ai pas observé qu'il existait une hiérarchie particulière. J'ai bien compris que les chefs avaient des bureaux fermés (portes ouvertes, cependant) mais que tous les autres journalistes, CDD ou CDI, étaient ensemble. C'est un point commun avec notre profession. Seuls les chefs d'équipe ont leur bureau. »

La place des femmes

Sylvie :

« Après la configuration des lieux, l'une des premières choses qui m'a frappée a été la prédominance des femmes dans l'équipe de Vincent Gache… En fait, le seul homme de l'équipe est le directeur (des cliniciens font partie de l'équipe mais ne sont pas sur site). Ce déséquilibre questionne, forcément. Je ne sais pas ce qu'il en est des autres équipes de l'Institut. J'ai juste pu observer que le trio de direction de l'Institut est composé de deux hommes et une femme. »

Caroline :

« Au *Progrès*, le déséquilibre homme-femme n'est pas aussi flagrant au premier abord quand on découvre la rédaction départementale du Rhône : 11 femmes pour 6 hommes. »

Sylvie :

« Au *Progrès*, en fait, la proportion s'inverse aussi au fur et à mesure que l'on grimpe les échelons : au service Rhône nos deux chefs d'informations sont des hommes, tout comme notre directeur départemental. Dans la haute hiérarchie, notre rédacteur en chef et ses deux adjoints sont des hommes ; seule la secrétaire générale de la rédaction est une femme. »

Le travail au quotidien

Un journaliste hyper-connecté à son bureau

Caroline :

« Peut-être que ce qui m'a le plus marquée est le fait que les journalistes sont hyper connectés, en permanence, sur différents logiciels professionnels et des bases de données partagées. Ils disposent, par exemple, d'une immense base de données d'images créditées par les photographes attachés au service afin d'illustrer leurs articles.

Grâce à ces différents logiciels, ils peuvent suivre l'évolution de leur article, de la rédaction au nombre de lectures après publication en ligne (ils peuvent même connaître le pourcentage de lecteurs qui ont lu leur article du début à la fin !).

Le métier évolue face à l'érosion des ventes du journal papier. L'information se consomme désormais sur internet et rend nécessaire cette hyper connexion du journaliste. Pour l'édition papier, les journalistes restent cependant soumis aux contraintes de place et doivent écrire leur article dans des formes imposées où tout est calculé… du nombre de caractères au positionnement du texte et de la photo pour la pagination.

Les journalistes sont aussi connectés en permanence à leur boîte mail où se déversent des alertes infos, des sollicitations d'attachées de presse ou de différents interlocuteurs. Mon premier jour, Sylvie rentrait de 5 jours de congés et sa première matinée a été consacrée à trier plus de 800 emails !!! En 5 jours ! Lecture rapide, identification des mots-clés, analyse rapide du contenu et classement… Impressionnant.

Leur téléphone portable n'est jamais loin. En plus de recevoir de nombreux appels et sollicitations, ils échangent aussi sur la messagerie instantanée du service pour signaler leurs informations qui pourraient être publiées rapidement.

J'ai trouvé que tout était extrêmement cadré et organisé, les journalistes étant soumis aux contraintes de l'actualité quotidienne. En recherche académique, j'ai un sentiment de liberté plus important pour développer des projets originaux. »

Le travail au quotidien

Mais un journaliste aussi très présent sur le terrain

Caroline :

« Si j'ai été très surprise par le temps que Sylvie passe au bureau, j'ai aussi pu la suivre sur le terrain. En une seule journée, nous avons assisté à une intervention chirurgicale dans un bloc opératoire - où Sylvie a pris des notes et des photos - puis nous sommes rentrées au journal où elle a écrit son article, puis nous avons enchaîné avec une rencontre avec une ancienne malade d'un cancer du sein qui a écrit un livre, puis nous avons suivi une conférence de presse sur la vaccination HPV en visio-conférence avec l'Agence régionale de santé et, en fin de journée, un entretien dans un bar, place Bellecour, avec une jeune femme qui avait été aidante de sa sœur malade.

J'ai l'impression d'avoir vécu mille vies en une journée. J'étais épuisée… »

Des chercheurs très connectés entre eux

Sylvie :

« Dès la première matinée de mon arrivée, j'ai assisté à un *Work in progress*, c'est-à-dire une présentation par un chercheur de son thème et de l'état de ses recherches devant les autres chercheurs de l'Institut.

D'une manière régulière, chaque chercheur présente ses travaux, au sein de l'équipe, du laboratoire ou de l'Institut, lors de *lab meeting*. Ainsi, tout le monde sait sur quoi travaillent les autres. Cette présentation se déroule de manière scientifique : le chercheur présente la problématique et le contexte dans lequel se situent ses travaux et pourquoi il travaille sur ce sujet.

Bien sûr, cela permet d'enrichir les connaissances de chacun et d'amener des chercheurs à collaborer. Mais au-delà de cet aspect, je trouve aussi très intéressante cette circulation de l'information. Je la trouve plus riche qu'au *Progrès*. Nous avons des réunions de service pour savoir sur quels sujets travaillent nos collègues, mais il est rare que tous soient présents et tous les sujets ne sont pas évoqués. Il nous arrive ainsi de découvrir tardivement, voire dans le journal, qu'un collègue travaille sur un sujet particulier. Quant aux autres services du journal comme les agences locales (Bron, Tassin, Villefranche…), le service loisirs ou le service des sports, on sait rarement sur quels sujets ils travaillent. Ces informations doivent circuler entre les chefs d'informations des différents services, mais il arrive quand même qu'il y ait des " doublons " (même sujet traité) dans le journal.

Le travail au quotidien

D'une manière générale, au *Progrès*, la circulation de l'information passe surtout par la hiérarchie. Au laboratoire PGNM, il m'a semblé que cette circulation était plus horizontale. »

Caroline :

« Au *Progrès*, les réunions quotidiennes pour préparer le journal du lendemain sont rapides et efficaces. Nos réunions à nous sont très longues, peut-être trop, alors que, le plus souvent, il y a peu de nouvelles données à communiquer sur un projet de recherche. »

Mais les chercheurs cherchent aussi…

Sylvie :

« Même si je me suis déjà rendu dans des laboratoires, cette partie du travail de chercheur me restait la plus lointaine. Là, j'ai pu voir travailler " en direct " des cerveaux qui ne fonctionnent absolument pas comme le mien ! Même si je m'intéresse à la science, je reste une littéraire, c'est donc impressionnant d'assister à des réflexions sur des recherches hyper pointues. Impressionnant… et fatiguant comme lorsque l'on se retrouve dans un pays étranger dont on maitrise moyennement la langue et que l'on doit déployer beaucoup de concentration pour comprendre les conversations.

La notion d'échec - Quand je prends connaissance d'une recherche, c'est soit parce que ses résultats ont été publiés dans une revue soit parce qu'un chercheur me parle de son projet, donc de son hypothèse et de ce qu'il espère découvrir. Il est rarement question d'échec. Cette immersion m'a permis d'aborder cette notion. Les expériences peuvent ne rien donner. Le chercheur ne trouve pas ce qu'il espérait. Il faut alors tenter autre chose. " *Dans la recherche, on met beaucoup de temps à refaire des choses qui ne marchent pas* ", m'a expliqué une directrice de recherche. Plusieurs chercheurs m'ont aussi dit qu'il existe " un facteur chance ". Alors parfois, même s'ils ont travaillé pendant 3 ou 4 ans, ils peuvent ressentir leur travail de thèse comme un échec. Cela ne dépend pas de leurs qualités ou de la quantité de travail fournie, mais d'autres aléas. Je trouve cela très dur.

D'autant que les échecs des expériences sont peu ou pas relatés dans la démarche de la thèse. Je me souviens avoir lu un article critique pointant ce biais des publications des recherches scientifiques qui valorisent les expériences réussies au détriment des expériences non réussies, trop passées sous silence. Avec mon œil naïf extérieur, mais aussi de journaliste dont le métier consiste à recueillir tous les points de vue et à donner à voir le contradictoire, il me semble que relater ces échecs pourrait apporter des informations utiles aux autres chercheurs et à l'ensemble de la communauté, pour ne pas commettre les mêmes erreurs ou au contraire pour chercher à les corriger. Quoiqu'il en soit, poser l'échec est aussi une manière de faire avancer un sujet, il me semble.

De mon côté, il peut arriver qu'un sujet soit décevant par rapport à ce que l'on attendait. Cependant, le plus souvent, il y a presque toujours " un petit quelque chose " à en tirer, quelques lignes à écrire. Il arrive que l'on prenne du temps pour travailler, enquêter sur un sujet compliqué ou polémique et qu'à l'arrivée on ne publie rien mais c'est rare. Et, au final, on y aura passé plusieurs jours ou semaines, très rarement plusieurs mois.

Le stress – Dès le début de leur travail de thèse, les jeunes chercheurs sont soumis à un stress important. Et ce stress reste inhérent au travail de recherche car le chercheur se trouve en permanence dans un processus de sélection.

Les irritants – Au quotidien, nous rencontrons un certain nombre " d'irritants " qui nous ralentissent dans notre travail et peuvent donc être à l'origine de nombreux retards mais aussi de stress et d'énervements. Principalement, il s'agit de problèmes liés à l'informatique et à la téléphonie, qui sont l'objet de nombreuses protections et peu adaptés au métier de journalistes. L'organisation et la maintenance de ces services est gérée par un sous-traitant. Ce qui entraîne ralentissements et incompréhensions (tout doit se régler au téléphone et l'intervention n'est pas forcément rapide). En raison de cette sous-traitance, nous pouvons aussi rester plusieurs jours sans imprimante… si nous avons été incapables de la réparer nous-mêmes, ce qui est un peu éloigné de notre métier !

J'ai pu observer le même phénomène au sein du laboratoire de Caroline quand elle a dû essayer de réparer un congélateur qui n'affichait plus les -80°C nécessaires à son bon fonctionnement.

La précarité – J'ai aussi été frappée par la précarité des statuts des jeunes chercheurs. Elle m'a semblé encore plus importante que celles des jeunes journalistes en CDD.

La temporalité – Dans mon idée, le chercheur est évidemment quelqu'un de patient, de minutieux. Rester une semaine dans un laboratoire, cela permet de prendre conscience de la temporalité des expériences. C'est un des aspects que je trouve compliqué dans ce travail car je ne suis pas patiente. Réaliser des cultures cellulaires, c'est long, cela nécessite de nombreuses étapes, c'est répétitif, et à la fin, cela peut aussi échouer parce qu''il y a eu une contamination sans que l'on comprenne pourquoi. »

Quels points communs ? Quelles différences ?

Caroline :

« J'ai toujours pensé et je continue de croire qu'il existe de nombreux points communs entre nos deux professions. Nous sommes dans une quête permanente de comprendre, expliquer, trouver une réponse à un questionnement ou une hypothèse.

Pour y parvenir, nous commençons toujours par regrouper les informations déjà disponibles. Elles permettent d'établir la base de l'article de presse ou scientifique et de donner une direction aux recherches à mener. Le journaliste part, ensuite, sur le terrain pour recueillir des témoignages, épluche internet pour collecter des données chiffrées (data journaliste), interroge les différentes parties impliquées (le pour, le contre) et construit son article pour fournir au lecteur une information objective et vérifiée. Afin de sourcer ses informations, il contacte, par exemple, des témoins d'un fait divers, les services de police, pompiers, services judiciaires. L'important est de transmettre une information vérifiée et objective

De la même façon, le chercheur testera son hypothèse à la paillasse en effectuant différentes expériences, confrontera ses données à celles déjà publiées ou à ses collègues au cours de réunions de labo ou de conférences nationales et internationales et résumera, enfin, ses résultats dans un article accessible à tous, mais souvent lu par les spécialistes de son domaine uniquement.

Cependant, le temps qui sépare le questionnement et la réponse n'est absolument pas le même entre le journaliste et le chercheur. Dans le journalisme, et en particulier la presse quotidienne, il n'y a que 24 heures dans une journée pour remettre cette réponse au lecteur. En 24 heures, le chercheur n'aura probablement eu le temps de décongeler qu'une ampoule de cellules. Je l'ai senti tout au long de mon immersion au *Progrès* : tout va très vite et tout est millimétré.

Si le chercheur prend beaucoup plus de temps avant de retranscrire ses résultats scientifiques, chercheurs et journalistes sont soumis à la pression de publication. Il faut publier, et idéalement, il faut publier du neuf ! Si le journaliste peut réussir à publier rapidement une information (un scoop), c'est plus compliqué pour le chercheur dont la publication dépend des modèles qu'il étudie (la durée des études en biologie ou science du vivant est particulièrement longue puisqu'elle dépend justement du vivant). S'il paraît évident que la publication d'un article est indissociable du métier de journaliste, il en est de même pour le chercheur : l'évaluation de sa carrière repose sur son taux de publications. »

Quels points communs ? Quelles différences ?

Sylvie :

« Il existe des similitudes entre journalistes et chercheurs dans la manière d'aborder son métier et de " voir les choses ".

Dans ces deux métiers, on rencontre beaucoup de personnes désireuses d'être " autonomes " dans leur travail, ce terme est souvent revenu au cours de mes conversations avec les chercheurs. Une thésarde m'a expliqué que ce qu'elle aimait dans ce travail de thèse était de pouvoir " *mener de A à Z son projet* ", en comparaison avec un poste dans le privé " *où l'on ne décide pas forcément du projet sur lequel on travaille et où l'on peut nous dire du jour au lendemain qu'il est arrêté* ".

Il existe ainsi chez les personnes exerçant ces deux métiers une même envie de s'emparer d'un sujet pour comprendre " comment ça fonctionne ", de découvrir quelque chose qu'on ne connaît pas encore, pour soi mais aussi pour la communauté. Mus par cette envie, nous avons aussi tous les deux en commun le désir d'être le premier à " trouver ", une information ou une découverte qui fera avancer la connaissance. Mais, à l'instar des journalistes qui ne sortiront pas tous un " scoop " au cours de leur carrière, tous les chercheurs ne feront pas une découverte importante pour l'humanité.

Enfin, journalistes et chercheurs sont aujourd'hui noyés sous un flot continu d'informations et de sollicitations, mais ce phénomène touche certainement l'ensemble des professions et de la société. Selon une directrice de recherche, il est ainsi " *plus dur de publier. Avant, on pouvait publier plus de choses car on savait moins de choses. Aujourd'hui, il faut vérifier ceci ou cela, car il y a davantage de techniques à disposition mais le traitement des données est devenu exponentiel* ".

Comme chez les journalistes, ce stress informationnel induit une perte du sentiment d'efficacité avec, ce leitmotiv qu'on entend dans les deux univers de travail : " On a l'impression qu'on n'a plus le temps de rien." »